Tracey Emin: Art into Life (sous la dir. d'Alexandra Kokoli, Deborah Cherry)

Valentin Gleyze

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/67736>

DOI : 10.4000/critiquedart.67736

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Valentin Gleyze, « *Tracey Emin: Art into Life* (sous la dir. d'Alexandra Kokoli, Deborah Cherry) », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 30 novembre 2021, consulté le 13 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/67736> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.67736>

Ce document a été généré automatiquement le 13 janvier 2021.

EN

Tracey Emin: Art into Life (sous la dir. d'Alexandra Kokoli, Deborah Cherry)

Valentin Gleyze

- ¹ Il n'est pas peu dire que la réception de Tracey Emin laisse à craindre un certain nombre d'écueils : depuis son accession à la notoriété au sein de celles et ceux qui furent d'abord nommées les Young British Artists au début des années 1990, étroitement liées au collectionneur et marchand Charles Saatchi, l'artiste a fait de la provocation une forme de stratégie où vie personnelle et vie professionnelle sont généreusement brouillées, en apparence. Le positionnement d'Emin suscite de ce fait de fréquents scandales, avec lesquels contraste cependant le sérieux de l'entreprise collective dirigée par Alexandra Kokoli et Deborah Cherry. *Tracey Emin: Art into Life* est la première publication dédiée à l'artiste depuis une dizaine d'années, et, comme telle, choisit justement de prendre en compte la période récente. Passé le jeune âge *punk* qui l'a fait connaître – Emin est en effet maintenant presque âgée d'une soixantaine d'années –, les sujets qu'elle aborde aujourd'hui ont évolué, au profit, par exemple, de la ménopause ou du deuil. En neuf chapitres, les auteurs-trices assurent une analyse serrée du travail de l'artiste depuis ses débuts jusqu'à la période récente, en s'appuyant sur une œuvre en particulier (le controversé *My Bed* [1998-1999], la tapisserie *Black Cat* [2010-2011]) ou sur des thèmes transversaux (tels que la maternité), et plusieurs d'entre elles/eux actualisent pour la circonstance des textes précédemment parus. Il est à remarquer que ce volume paraît sans iconographie, en raison de désaccords avec la galerie londonienne White Cube qui représente l'artiste – et ce, en dépit de l'obtention d'une bourse par les éditrices auprès du Paul Mellon Centre for Studies in British Art, supposée couvrir les importants frais relatifs à l'achat des droits de reproduction. On peut noter, en passant, que cette politique agressive de coût des images, si elle n'est bien sûr pas le seul fait de l'artiste, constitue *de facto* une forme de discrimination. La situation n'est pas sans précédent, que l'on pense au studio de Nan Goldin ou aux ayants droit de Diane Arbus par exemple, qui se sont déjà réservé le droit de décliner de telles autorisations, face au refus des auteurs-trices de modifier le contenu de leurs

textes. Ces deux autres cas de figure, pour différents qu'ils soient d'Emin, ont cependant en partage avec elle une intention de désobéissance ainsi qu'une rhétorique de l'authenticité, du « dire vrai » paradoxalement sous contrôle. En dernier ressort, les images absentes peuvent certes être trouvées sur Internet, ainsi que dans la bibliographie de l'artiste où elles sont largement diffusées, mais il serait utile de garder en tête le cadre largement spéculatif qui rend possible (et profitable) la transgression chez Emin, avec les auteurs-trices de l'ouvrage qui au sein de leurs lectures minutieuses font un travail critique de contextualisation nécessaire.